

PROLOGUE



Londres, palais de Buckingham

Un homme bouscula subitement Agathe, future reine d'Angleterre, à l'angle d'une rue. Une poire trop mûre éclata sur les pavés aux pieds de la princesse qui la regarda sans comprendre ce qu'il se passait. Le cri d'une femme la sortit de sa torpeur. Un battement de cils suffit pour que le voleur soit appréhendé par l'un des soldats de la garde rapprochée d'Agathe. Les traits marqués par la faim, l'homme hurlait son désespoir. Des larmes inondaient ses joues et ses membres tremblaient tandis qu'il suppliait la marchande courroucée, implorant sa pitié. Son larcin pouvait lui coûter un mois au centre. Les violeurs ou les meurtriers prenaient la perpétuité, avec des tâches adaptées qui les isolaient de la population. Des peines émises à hauteur des méfaits commis.

Issus des anciennes prisons, les centres de rééducation avaient été établis par les parents d'Agathe, pour punir ceux qui osaient encore fauter. Dans ces centres clos, les condamnés devaient désormais gagner leur nourriture et leur confort, en fonction du travail qu'ils effectuaient pour le bien commun.

Si un détenu refusait d'assumer ses actes, sa famille prenait sa place et était punie pour lui ; cela dissuadait la rébellion. Cette stratégie avait payé et permis de restaurer un semblant d'ordre et de paix en Angleterre.

Sans un regard pour celui qu'elle avait dénoncé, la marchande récupéra ses fruits et fit demi-tour. Le soldat secoua le délinquant pour l'entraîner en direction d'un centre. Cela suffit à faire flancher et s'effondrer l'homme qui pleurait toujours, recroquevillé sur lui-même.

Cette interpellation sema le trouble dans les pensées d'Agathe. On lui avait pourtant seriné que son peuple, heureux, n'avait pas besoin de voler pour se nourrir. Jamais elle n'avait assisté à une scène pareille et du haut de ses seize ans, elle voulait croire ses précepteurs qui lui assuraient que la paix était instaurée dans son royaume pour le bonheur de tous, peu importait leur rang.

L'incertitude ne quitta pas Agathe de tout le reste de la journée et elle finit par la confier à sa chère nourrice, Irène :

— L'homme, cet après-midi... cela arrive-t-il souvent ?

Irène, qui terminait de choisir la toilette de la princesse pour le lendemain, écarquilla les yeux, puis détourna le regard. Le changement d'attitude fut si bref qu'Agathe douta de ce qu'elle avait aperçu.

— Princesse, vous ne devriez pas vous inquiéter de cela ; grâce à nos souverains, votre peuple est heureux.

Irène s'éclaircit la voix :

— Souhaitez-vous que je vous amène votre carnet ?

Agathe avait l'habitude depuis des années de consigner dans un calepin un fait positif par jour. Irène lui avait donné l'idée à un moment où elle était inconsolable de ce que son unique ami, Gabriel, le fils du duc de Motcourt, n'ait pas pu se déplacer pour venir jouer avec elle. Cela avait rendu la petite princesse très malheureuse et, seule dans sa chambre, un crayon à papier dans la main, elle avait noté sa première joie : « Irène m'a préparé un lait chaud aux chamallows. C'était très bon. » Un sourire aux lèvres, les yeux secs, elle avait laissé son carnet ouvert et avait rejoint sa nourrice, rassérénée.

— Irène, pourquoi... ? tenta Agathe avant d'être interrompue.

— C'est dommage, que nous n'ayons pas eu le temps de visiter le papetier aujourd'hui.

Interdite, Agathe réfléchit. Peut-être Irène essayait-elle de lui faire passer un message ? Quel était le lien entre le commerçant et l'altercation qui avait eu lieu plus tôt ? La princesse adorait le vieil homme. Il avait décidé de ne jamais arrêter son activité et sa passion était si vive qu'il l'avait transmise à Agathe. Elle prenait grand soin à choisir chacun de ses carnets, frissonnant d'aise en caressant les reliures anciennes et s'apaisant en respirant l'odeur des feuilles collées. Irène était convaincue depuis longtemps que si Agathe n'avait pas eu comme destin de devenir reine, elle aurait repris la boutique du papetier.

— Nous irons un autre jour, répondit Agathe contrite, qui ne voyait pas le rapport. Je suis une de ses dernières clientes, je ne crains pas la rupture.

Le papier se raréfiait depuis que les humains étaient entrés dans l'ère des technologies. Comme il était de moins en moins utilisé, les industriels avaient peu à peu ralenti sa production,

jusqu'à la publication de la Loi sur l'Environnement mondial qui y avait mis définitivement fin. L'abattage des arbres était à présent interdit, sauf pour le bois mort, et chaque individu s'était engagé dans une association internationale qui l'obligeait à en planter un nouveau tous les mois en sélectionnant pour lui l'espèce à introduire sur le lieu de son choix. Maintenant qu'on avait compris leur importance pour notre survie, des forêts étaient donc réapparues partout. Le coût du papier, qui provenait presque exclusivement du recyclage, était devenu exorbitant.

— Vous reste-t-il un peu de papier à lettres pour convier Gabriel au thé de samedi ?

Le duc et la duchesse de Motcourt étaient les seuls nobles à ne pas craindre le courroux des souverains. Ce courroux datait de la naissance d'Agathe : alors qu'elle était encore un bébé, un marquis et sa femme avaient osé lui offrir une épée d'apparat en or pur et en furent punis. Ils ne survécurent pas aux conditions de détention du centre de rééducation. Les aristocrates avaient mis la sévérité des monarques sur le compte de la peur que leur précieuse fille unique ne se blesse, mais Agathe supposait que c'était dû à leur phobie de la guerre. Sinon, l'auraient-ils autant délaissée ?

C'est Irène qui avait endossé le rôle des parents... et Agathe ne pouvait dire à quel point elle aimait sa nourrice ! Elle l'avouait volontiers : sans Irène, elle aurait succombé sous le poids de ses leçons, du protocole, et surtout de la solitude, tellement accablante parfois.

Même si la princesse et le voleur de poire de l'après-midi n'avaient rien de comparable, la détresse de ce dernier avait fait écho à celle d'Agathe.

— L'homme semblait simplement affamé, insista Agathe.

L'air effrayé, Irène se releva et fit le tour de la pièce, désordonnant draps et coussins sur son passage. Elle ouvrit la porte et, après un coup d'œil dans le couloir, la referma pour revenir près d'Agathe. Faisant fi du protocole, elle s'agenouilla à sa hauteur, plus près d'elle qu'elle ne l'avait été depuis des années, et chuchota :

— Il est des questions qu'on ne soulève pas à Londres, princesse.

Puis elle s'écarta légèrement et reprit d'un air contrit, la peine parfaitement lisible dans son regard :

— Cet homme est un voleur, il mérite son châtiment, quel qu'il soit.

Irène s'était exprimée plus fort qu'il n'en était besoin. Agathe savait qu'elle lui mentait, mais elle en ignorait la raison. De qui Irène avait-elle peur ainsi ? Et, surtout, comment Agathe pouvait-elle se rendre compte de la réalité des conditions de vie de son peuple, si même sa nourrice se refusait à lui dire la vérité ?

Irène dut partir précipitamment en début de soirée pour se rendre au chevet de sa fille malade. Avant de sortir, elle regarda Agathe en souriant :

— Si la sécurité de la nation vous tient autant à cœur, vous ferez une très grande reine. Prenez juste le temps de gagner en sagesse et en paix intérieure.

Elle hésita avant d'ajouter :

— Demain, nous retrouverons les orphelins de guerre. Reposez-vous. Vous ne pouvez pas vous permettre de douter devant eux.

Cette visite importait pour la princesse. Le dernier conflit, contre l'Écosse qui revendiquait encore et toujours son indépendance, avait malheureusement laissé beaucoup d'enfants sans parents. Insidieux, il s'était déroulé non pas sur un champ de bataille, mais dans les rues et ruelles des villes, au cœur même des villages anglais, contre les citoyens désarmés de son cher pays. Elle ne l'avait avoué à personne, mais Agathe en cauchemardait certaines nuits. Depuis cinq longues années, ses parents avaient œuvré pour que chaque individu de plus de treize ans sache se défendre. De sorte que plus jamais l'Angleterre ne connaisse un tel malheur.

Devinant le tourment de sa protégée, Irène lui avait promis de revenir le lendemain, comme tous les jours.



Les portes s'écartèrent brutalement sur la reine Adélaïde, accompagnée d'une jeune femme et de deux gardes.

Encore à moitié endormie, Agathe se redressa sur le lit. L'obscurité fut rapidement chassée par l'ouverture des rideaux. Éblouie par les rayons du soleil, elle plissait les yeux vers les arrivants. Sans laisser la surprise se dissiper, la reine s'exclama :

— Dorénavant, tu te prépareras avec Margaret.

La princesse resta un moment bouche bée. En seize ans, elle n'avait pas le souvenir d'une seule journée où Irène ne s'était pas tenue à ses côtés. Et encore moins que sa mère soit déjà venue la réveiller. Prise d'un mauvais pressentiment, la voix tremblante, elle osa demander :

— Où est Irène ? Sa fille va plus mal ?

Agathe avait eu l'occasion de rencontrer l'enfant, qui avait à peine dix ans, quelques jours après sa naissance, quand, toujours alitée, Irène les avait présentées l'une à l'autre, ravie. L'arrivée du nourrisson dans la vie d'Irène avait été un choc pour Agathe, fille unique ; elle avait d'abord jaloué ce bébé souriant et potelé qui prenait toute la place dans les bras de sa nourrice. Pourtant, ces vilains sentiments s'étaient vite envolés : Irène avait bien assez d'amour pour deux. Aujourd'hui, Agathe rendait visite à l'enfant au moins une fois par mois et elle devait bien avouer que la gentillesse de la petite avait eu raison de ses dernières craintes.

— Irène est morte, répondit la reine, froidement. La garde l'a retrouvée à son domicile, égorgée. Sa fille et son mari étaient éplorés, mais saufs. Nous leur enverrons une compensation financière.

Ces paroles heurtèrent violemment Agathe qui eut l'impression qu'on ôtait subitement tout l'air de la pièce.

Suffocante, elle serra ses couvertures si fort que les jointures de ses doigts en pâlirent.

La reine fit un signe de tête en direction de la nouvelle nourrice. Celle-ci s'approcha de la princesse pour essayer de la réconforter, bien consciente de la douleur qu'avait provoquée cette annonce glaciale ; mais Agathe la repoussa de toutes ses forces avant de sauter du lit et de s'échapper dans les couloirs du palais.

La course libéra la marée de sentiments noués en Agathe, qui ne put retenir ni ses larmes ni sa profonde colère. Elle avait constaté l'inquiétude d'Irène la veille ; pourtant, elle avait insisté. Avait-elle causé la mort de sa nourrice ? Non, elle rejeta violemment cette idée : ses parents ne lui accordaient pas assez d'attention pour cela. Mais alors, pourquoi la reine s'était-elle déplacée ce matin ? Le doute fit naître en Agathe un pénible malaise. Elle n'arrivait pas à se souvenir de la dernière fois que sa mère était venue dans sa chambre.

À bout de forces, la princesse retrouva le chemin de la mansarde d'Irène et monta lentement les marches en bois inégales. Au contact de la matière sous ses pieds nus, elle réalisa que plus jamais elle ne pourrait rejoindre sa nourrice dans cette petite pièce qui la réconfortait. Dévastée, elle s'effondra près du lit qu'avait utilisé Irène les soirs où elle devait rester au palais pour veiller sur sa princesse. En quoi l'argent allait-il la remplacer dans le cœur de ceux qui l'aimaient ?

Ce jour-là, Agathe manqua toutes ses visites. Personne ne sut où elle était avant le lendemain matin, lorsque, après une nuit blanche passée à la chercher, Margaret la découvrit dans sa nouvelle chambre ; elle tenta en vain de la réconforter. Amorphe, vidée de ses larmes, Agathe n'avait plus rien à voir avec celle qui déambulait dans les rues la veille encore, insouciant et

heureuse d'explorer les diverses échoppes. Elle avait mûri d'un coup, trop vite, trop violemment. Un voleur avait ouvert la boîte de Pandore et la mort d'Irène empêchait de la refermer. La passivité habituelle de la princesse devant ses parents se transforma en haine profonde pour n'avoir pas pu éviter le meurtre de sa chère nourrice.

Agathe le sentait, elle le savait maintenant avec certitude : les souverains avaient échoué dans leur rôle. Une fureur froide grondait en elle, assoiffée de justice. Tel un tsunami, Agathe se préparerait dans l'ombre, puis elle renverserait tout sur son passage, implacable et sans états d'âme. On s'était attaqué à la femme qu'elle aimait le plus sur Terre, c'était un signe : elle avait pour mission de ramener la paix dans le monde. Et elle y parviendrait, quel que soit le prix à payer.

Ce jour-là, Agathe commencerait à fomenter sa prise de pouvoir.

CHAPITRE 1



GABRIEL



Quatre ans plus tard

Gabriel de Motcourt cheminait dans les couloirs du palais. En tant que grand ami de la princesse Agathe, rencontrée pour la première fois alors qu'elle n'avait que quatre ans et lui dix, il avait un droit d'entrée et une liberté de mouvement que nul autre ne possédait. Pas même Agathe qui, depuis sa brève disparition, après la mort tragique de sa nourrice, ne pouvait pas faire trois pas hors de sa chambre sans être suivie par un garde.

Cet après-midi-là, Gabriel avait apporté du paris-brest pour leur rendez-vous. C'est Irène qui les avait initiés, enfants, aux pâtisseries françaises. Ils en étaient devenus friands, savourant ces gourmandises à chacune de leurs rencontres. Margaret, la remplaçante d'Irène, n'assistait aux thés des jeunes gens qu'en tant qu'observatrice silencieuse. Même si elle était charmante, elle n'avait jamais eu la chance de vivre une relation similaire à celle qui avait existé entre la princesse et sa nourrice. Agathe maintenait un maximum de distance avec elle et Gabriel soupçonnait qu'elle évitait de s'attacher pour ne pas risquer de souffrir.

Elle s'était d'ailleurs également éloignée de Gabriel depuis le drame, et ces goûters, tous les premiers samedis du mois, étaient le seul moment qu'ils partageaient encore. Quelquefois, Gabriel se demandait si ce n'était pas mieux ainsi. Agathe avait tant changé après la mort d'Irène qu'il était compliqué d'aborder la majorité des sujets en sa présence. Elle les ramenait inlassablement à l'insécurité et au fait que ses parents n'avaient pas réussi à l'instaurer.

Arrivé devant la chambre de la princesse, Gabriel souffla pour reprendre contenance. Inquiet de la tournure de leur rendez-vous, il afficha un sourire de façade qui s'effaça bien vite, quand il perçut l'intonation haineuse de la voix d'Agathe à travers la porte entrouverte. Il avait l'impression que le cœur de son amie, bercé par les idéaux de paix de sa nourrice, s'était refermé quatre ans plus tôt. Plus que tout, il souhaitait l'aider. Mais comment faire alors que la personne concernée n'en avait aucune envie ?

Les voix se précisaient. Elles approchaient et les paroles furent bientôt parfaitement audibles. Gabriel entendit Agathe commander :

— Il faut que vous me procuriez les reliques royales. J'ai besoin du diadème et de l'épée avant demain soir.

— Bien, princesse.

Gabriel sortit les pâtisseries de la sacoche en cuir végétal qu'il portait sur la hanche et frappa un coup. Il avait encore le poing en l'air lorsqu'un inconnu ouvrit.

Il baissa le regard dès qu'il vit Gabriel, mais son expression calculatrice et déterminée provoqua un profond malaise chez le jeune duc. Son vis-à-vis était petit, mince et tout habillé de

noir. Un homme qui souhaitait rester discret... Mais que mijotait donc Agathe ?

Le cœur battant, Gabriel fit mine de ne pas s'interroger. Le sourire rayonnant de la princesse en le découvrant lui fit comprendre qu'elle n'en doutait pas.

— Monsieur... ? dit-il.

— Monsieur allait partir, indiqua Agathe.

L'homme salua puis quitta la pièce rapidement, sans un mot.

— Entre, Gabriel, invita Agathe en attrapant les pâtisseries.

La chambre de son amie, et surtout son lit à baldaquin aussi large que haut, qui semblait tout droit sorti d'un conte oriental, avait toujours impressionné Gabriel. Tout comme l'ensemble des richesses dans lesquelles il évoluait depuis ses six ans. Adopté par le duc de Motcourt, il avait été ébloui par le faste de cette nouvelle vie. Il ne gardait que très peu de souvenirs d'avant. Il n'en possédait d'ailleurs plus de ses parents biologiques.

Parmi les enfants de la noblesse anglaise, sa peau brune lui avait vite permis de comprendre leur différence de milieu. Ceux qu'il côtoyait arboraient une carnation d'une pâleur extrême. Symbole de la souveraineté, lui avait-on dit. Aujourd'hui, sa loyauté, son intelligence et sa beauté avaient tellement conquis les cœurs qu'on l'estimait comme un bon prétendant pour la princesse. Mais il tenait les manigances de la cour bien loin de lui et il avait toujours considéré Agathe de la même manière qu'une sœur... qu'il avait vue sombrer quatre ans plus tôt, à l'annonce de la mort de sa nourrice.

Enfant, Agathe était lumineuse. Elle adorait danser, mais pas comme ses précepteurs le lui apprenaient. Elle, elle aimait faire

virevolter ses jupes et ses boucles blondes. Elle était simplement heureuse. À ce souvenir, la tristesse envahit Gabriel. Il serra le poing et revint au présent. Il ne voulait pas montrer sa peine.

Il suivit Agathe et s'installa à la table de salon ronde qui était placée devant les hautes fenêtres ouvertes. Ainsi, quand Agathe buvait son thé, elle pouvait observer le monde sans avoir à se mêler à la population et se mettre en danger. Il faisait gris ce jour-là, mais les nuages ne semblaient pas entacher la bonne humeur de la princesse.

Margaret apparut avec un plateau qui supportait une théière et deux tasses. Gabriel la salua. Il était désolé pour elle qu'Agathe ne lui ouvre pas son cœur. Cette douce petite femme avait d'ailleurs bien compris l'état d'esprit de la princesse et n'avait jamais cherché à lui imposer plus qu'elle ne demandait, toujours attentive à ses besoins. Agathe ne s'en était jamais plainte, il lui arrivait même d'avouer à Gabriel qu'elle avait l'impression que sa nourrice lisait dans ses pensées.

Le jeune duc se tut, le temps que Margaret pose le plateau et le vide, puis, n'en pouvant plus d'attendre, il questionna :

— Qui était-ce ?

Habituellement, son amie aurait changé de sujet ou serait restée évasive, laissant son regard se perdre dans la grisaille. Toutefois, aujourd'hui, Agathe le fixait d'un air amusé. Ses traits semblaient apaisés, ce qui raviva les craintes de Gabriel. Il en était certain : Agathe allait tout lui révéler.



Peut-être était-ce dû au regard inquiet que Gabriel ne pouvait plus dissimuler, ou au fait que son plan aboutissait enfin, mais Agathe était décidée à avouer la vérité à son ami. Ses mensonges lui avaient pesé ces quatre dernières années et elle ne voulait plus lui cacher ce qu'elle préparait.

— Gabriel, je dois te parler, affirma-t-elle alors que Margaret lui versait le thé.

Il patienta. Elle fit signe à Margaret de les laisser et attendit que la porte se ferme.

— Tu le sais, je pense à Irène tous les jours, elle me manque tellement.

Gabriel acquiesça et lui prit la main. Elle avait commencé à trembler, parfaitement consciente qu'il détestait la voir ainsi, encore bouleversée.

— J'ai mené beaucoup de recherches ces dernières années pour trouver comment décourager un humain d'arracher la vie à d'autres. Irène était préparée, comme tout le monde, elle avait même suivi une formation au combat plus approfondie que le reste de mon peuple puisqu'elle était ma nourrice et devait veiller sur moi. Mais ça n'a pas suffi : quelqu'un l'a assassinée.



La voix d'Agathe se brisa sur ce dernier mot. Elle renifla en reprenant sa respiration et le cœur de Gabriel se serra. Il avait déjà vu la princesse lutter contre ses larmes beaucoup trop souvent. Les yeux de son amie clignèrent, retenant les perles qui allaient s'écouler. Le poing libre de Gabriel se crispa sous la table. Sentir ainsi souffrir Agathe le dévastait.

— Nous ne sommes pas infaillibles, souffla la princesse, la gorge nouée.

Elle toussota et bougea ses doigts emprisonnés dans la main du jeune duc. Sans y prendre garde, il s'était tendu de nervosité.

— J'ai donc décidé de chercher une solution différente... surnaturelle. Une arme que nos ennemis ne posséderaient pas et que mes parents n'ont pas le courage d'utiliser, conclut-elle d'une voix redevenue ferme.

Gabriel tressaillit. Leurs précepteurs leur avaient bien fait étudier l'histoire de la magie. Il était de notoriété publique que d'autres mondes existaient et il était courant, à Londres, de croiser les habitants de ceux avec lesquels l'Angleterre était en relations. Dans certains de ces mondes, le merveilleux était bel et bien présent, mais jamais Gabriel n'avait pensé qu'Agathe y aurait recours.

— Il se trouve que la Couronne possède deux objets dotés de pouvoirs : l'épée de Fyrde, réputée capable de trancher l'espace-temps, et le diadème des Oyrk, qui rend immortel celui qui le porte...

Elle prononça ces derniers mots avec un sourire empreint de folie. Stupéfait, Gabriel prit sur lui pour ne pas retirer sa main de la sienne. Il devait en savoir plus, s'il voulait essayer de la raisonner.

— Ces deux artefacts me permettraient de déjouer tous les dangers ! Du fil de l'épée, je pourrais supprimer les menaces avant même qu'elles ne naissent. Finies la violence et les injustices : mon peuple serait sauf... et à tout jamais !

C'en était trop pour Gabriel qui eut un pincement au ventre. Il imaginait déjà son amie fendre le temps pour aller sauver

Irène. Et après ? Sa gorge se serra et il eut le plus grand mal à masquer son accablement derrière un sourire forcé. Qu'était-il arrivé à la douce princesse ? À la petite fille qui rêvait de découvertes et d'aventures en écrivant des faits positifs dans ses précieux carnets ? À celle qui n'utilisait aucune autre arme que son entêtement enfantin ? Gabriel revint à lui alors que l'expression de son amie changeait, devenant soucieuse.

— Mon seul problème est que ces objets sont extrêmement bien gardés, au cœur même de la salle aux trésors de Buckingham. Comme tu le sais, mes parents me font suivre. Je ne peux pas y accéder moi-même.

— Pourquoi ne pas patienter encore un an, jusqu'à la date de ton couronnement ?

Il espérait avoir le temps de la raisonner d'ici là, mais elle coupa court à cette perspective :

— Je ne peux pas attendre un an de plus alors que de nombreuses morts peuvent être évitées. Il faut que j'agisse.

Elle riva son regard sur celui de Gabriel, puis elle ajouta d'une voix calme, avec un sourire ironique :

— Crois-tu sincèrement que mes parents accepteront gentiment d'être écartés du pouvoir dans un an ? Eux qui ont l'impression d'avoir réussi à rétablir l'ordre ?

Le cœur de Gabriel eut un raté. Il ouvrit la bouche, avant de la refermer rapidement. Enfoncé dans ses pensées, il ne pouvait contenir son angoisse montante, et retira sa main de celle de la princesse. Il tapota machinalement sa tasse. Le silence s'était installé entre les deux amis, mais les idées qui refluaient en Gabriel l'obnubilaient sans qu'il en trouve d'assez raisonnables à opposer à Agathe.

Certes, le roi et la reine n'avaient jamais été présents pour leur fille, mais ils avaient tout sacrifié pour essayer de mettre leur peuple en sécurité. Et si son plan échouait, que feraient-ils d'elle ? Attribueraient-ils sa tentative à une erreur de jeunesse, ou l'enfermeraient-ils dans un centre ? Pire : si elle réussissait, qu'allait-elle faire d'eux après son coup d'État ?

Agathe, qui n'avait sûrement pas manqué la réaction de Gabriel, reprit âprement :

— Irène méritait mieux qu'un semblant d'ordre... Elle aurait dû vivre.

Gabriel reposa son gâteau sans y avoir touché. La haine contenue dans le ton de la princesse et la fureur peinte sur ses traits lui avaient coupé l'appétit. Il avait l'impression qu'une pierre glacée pesait sur son estomac. Pourtant, il resta silencieux.

Agathe repoussa sa propre assiette et essaya de prendre à nouveau la main de son ami, mais cette main se déroba.

— Tu sais très bien qu'il faut que je le fasse, dit-elle dans un souffle, implorant Gabriel du regard. Que tu valides mon choix ou non, demain je serai en possession de ces deux artefacts.

— Supposons que tu doives mener cette folie à son terme : comment t'y prendras-tu pour obtenir ces objets ? Comme tu l'as dit, tes parents te font suivre... et pour ta propre sécurité, Agathe !

La princesse ouvrit grand les yeux. C'était visiblement un choc pour elle et Gabriel s'en voulut : les souverains la surveillaient depuis la mort d'Irène, mais ils ne lui avaient jamais témoigné un quelconque amour ou intérêt. Le jeune duc ignorait donc leurs réelles intentions. Peut-être étaient-ils simplement pragmatiques, protégeant leur unique héritière ?

Gabriel hésita avant d'ajouter d'une voix rauque :

— C'est à ça que servira ton mystérieux invité de tout à l'heure ?

Constatant le mutisme de son amie, il lui prit les mains et poursuivit avec une intonation suppliante :

— Agathe, je t'en prie : attends encore un an, laisse-nous le temps de trouver une méthode moins radicale pour lutter contre la violence et les injustices qui gangrènent notre pays...

L'angoisse du jeune duc lui broyait les entrailles, mais il devait essayer de raisonner son amie, même au risque de la perdre à jamais.

Les yeux marron de la princesse s'assombrirent. Elle retira ses mains de celles de Gabriel.

— Si tu penses ainsi, tu ne vaux pas mieux que mes parents, asséna-t-elle durement.

Stupéfait, Gabriel resta immobile, la gorge trop serrée pour répondre quoi que ce soit.

— Merci pour ces douceurs, je ne te retiens pas, conclut-elle en se levant.

Elle n'eut ni un regard ni un mot pour Gabriel lorsqu'il quitta la chambre. La tristesse envahissait le cœur du jeune duc, mais l'inquiétude pour son amie était plus forte. Il n'avait que très peu de temps pour agir et il savait exactement ce qu'il devait faire.

CHAPITRE 2



*Au même moment,
Tshiik, ferme perlière de Malcor, vallée d'Attrista*

Un frisson me parcourut, accompagné d'infimes tiraillements. Je me retournai doucement, pour découvrir un poisson minuscule entortillé dans mes cheveux. Il se figea quand nos regards se croisèrent. Cela dura un millième de seconde pendant lequel j'eus l'impression que le temps s'arrêtait. Par inadvertance, je souris, laissant des bulles s'échapper de ma bouche. Le temps reprit son cours et l'animal se volatilisa en un clin d'œil dans un scintillement doré. Il rejoignit un banc de poissons qui lui étaient en tout point identiques, occupés à gober de petites algues mordorées accrochées à une coquille d'huître. On surnommait ces plantes « les cheveux de sirène », car elles étaient si douces qu'on pouvait être tenté d'y emmêler les doigts jusqu'à oublier de remonter à la surface.

Heureusement, je ne risquais rien sur ce plan-là, puisque je pouvais respirer sous l'eau. Autant que je sache, j'étais un cas unique et je m'étais assurée que peu connaissent cette part de monstruosité en moi. Seuls Monsieur Bertrand, mon employeur,

et Trista, qui s'était initiée à la plongée en même temps que moi, se doutaient de cette particularité. Le premier ne m'avait jamais interrogée sur l'incident qui était arrivé dans les premiers jours de mon apprentissage : nous étions tous les trois au bassin de perles blanches quand il avait dû s'inquiéter de ne pas me voir remonter ; il avait fendu les flots et m'avait découverte en pleine récolte de ma troisième huître.

Trista, qui n'avait pas manqué ce qui s'était passé, avait ainsi trouvé un moyen supplémentaire de me tyranniser. Certainement jalouse de ne pas pouvoir s'immerger aussi longtemps que moi, ce qui était un atout dans notre métier, elle avait attendu que nous soyons seules dans la même barque, pour me lancer un défi : revenir à la surface le plus tard possible, avec le plus de perles. Si je gagnais, elle me laisserait tranquille ; sinon, je lui devrais une faveur.

Voyant dans cette proposition l'espoir d'une délivrance, j'avais accepté de bon cœur. Extrêmement crédule, j'ignorais à cette époque que cela ne ferait qu'aggraver mon cas. Trista ne comptait aucunement me libérer.

Fière de moi, je remplis ma sacoche jusqu'à ce qu'elle menace de craquer, étant passée d'une huître à l'autre, avant de remonter. Trista avait patienté à la surface, la peau bien sèche. Je frissonnai au souvenir de son regard sombre. Mais ce n'était rien à côté de ses mots :

— Si tu veux que je garde ton secret, le monstre, tu vas m'obéir.

Puis elle avait plongé, me laissant m'enfoncer dans mes idées noires. Le cœur serré, j'étais restée abrutie un moment par les termes qu'elle avait employés. Moi ? Un monstre ? Honteuse de ce dont mon corps était capable, j'avais hissé mon lourd sac sur

la barque avant de m'immerger pour masquer mes larmes. Je n'en avais parlé à personne depuis et j'avais obéi à Trista pour que jamais mes parents ne me regardent de la même manière qu'elle. Je leur vouais une confiance aveugle et je n'aurais pas supporté de voir le dégoût ou la terreur s'afficher sur leur visage.

Quant à mes camarades de travail, je m'assurai de les imiter et de ne pas rester trop longtemps sous l'eau pour ne pas éveiller leurs soupçons. Depuis ce moment-là, je pris garde à mimer la durée d'immersion des plus vaillants et à ne jamais les croiser.

Des bulles s'échappèrent de mon nez, évacuant ces mauvaises pensées. Aujourd'hui, j'étais seule dans le bassin des perles dorées, alors je n'avais pas à m'en soucier. C'était très agréable.

Je me tournai de nouveau vers l'objet de ma venue. Je ne devais pas traîner. Je caressai sa coquille délicatement, délivrant une myriade de bulles qui me frôlèrent avant de remonter à la surface.

Comme à chaque fois qu'une huître s'ouvrait, je m'émerveillai devant le spectacle des rayons du soleil renvoyés par la nacre sur tous les orbes jaunes étincelants ; ricochant également sur les plus larges, à moitié enfouies dans le sable, qui s'étaient échappées au fil des années. J'aimais voir s'illuminer de scintillements mordorés le fond de l'étang. Malheureusement, cela ne durait que quelques secondes, assez pour que je fasse ma récolte.

Ce miracle était possible grâce à la faible profondeur et à la circonférence limitée de ce bassin, le plus petit de la ferme perlière. C'était celui qui était resté le plus sauvage, mais aussi celui qui contenait le plus de richesses. Cependant, peu de plongeurs y étaient envoyés, car les huîtres qu'il abritait étaient celles qui prenaient le plus de temps pour se rouvrir après une collecte.

Je remplis rapidement ma sacoche en tissu, à l'écoute des mouvements du coquillage qui ne tarderait pas à se refermer. Quand il commença à frémir, je m'éloignai de quelques mètres, observant autour de moi le monde retrouver sa quiétude.

Un banc de poissons se rapprocha pour grappiller les algues accrochées entre les interstices de la coquille, mais il s'éparpilla lorsque, à quelques pas, le sable se mit à tourbillonner. Une raie perlière s'en échappa, comme appelée par l'huître. Son corps blanc était couvert de taches dorées de toutes tailles. Elle ondula, faisant virevolter alentour les grains jaunes qui amplifiaient sa présence, pour effrayer les derniers récalcitrants. La raie se posa délicatement sur l'huître fermée, puis déploya ses longues antennes étincelantes et les enroula autour, empêchant quiconque de l'ouvrir à nouveau avant qu'elle ne soit prête, des jours plus tard. Ceux qui s'y étaient essayés n'en étaient pas revenus. Cette raie était l'un des animaux les plus dangereux de la ferme, mais elle était vitale pour la bonne santé de l'entreprise.

Ce spectacle merveilleux me surprenait à chaque fois. Comment la raie sentait-elle qu'elle devait protéger l'huître ? Comment le coquillage faisait-il pour agir sur son environnement au point de transmettre la couleur de sa perle à tout le microcosme qui évoluait autour de lui ? Des questions qui tournaient dans mon esprit sans que je cherche vraiment à les élucider, préférant imaginer que la magie était à l'œuvre.

Par habitude, je tâtai mon sac et l'entendis tinter. Je devais remonter. Monsieur Bertrand m'attendait.

En quelques battements, je refis surface. Comme d'habitude, je suffoquai quelques secondes avant de prendre une profonde inspiration ; la première respiration en plein air me piquait tou-

jours le nez, mais cela faisait longtemps que je n'en éprouvais plus de réel désagrément.

En quelques brasses supplémentaires, j'atteignis le bord du bassin. C'était le seul à ne pas avoir de ponton. Sa taille, et le peu de fréquence à laquelle les plongeurs y étaient envoyés, ne le justifiaient pas. De plus, Monsieur Bertrand n'y missionnait que ceux qui possédaient à la fois le plus de force et de souffle, car certaines perles étaient tellement grosses que des gens s'étaient noyés en tentant de les remonter.

Une légère brise me caressa, hérissant ma peau d'un doux frisson. J'enfilai, par-dessus mon maillot de bain, ma tunique de travail que j'avais laissée à même le sol dans les hautes herbes. Elle serait trempée, mais j'avais découvert depuis longtemps que l'eau apaisait mes sensations de démangeaison ; j'accueillis l'humidité de ma tenue avec soulagement. Je soupesai ma sacoche, satisfaite : j'étais presque certaine d'avoir collecté le kilo commandé par la banque de Reyve, la capitale de notre province.

Je saisis mon vélo et me retournai une dernière fois vers l'étang dont les rayons du soleil faisaient scintiller la surface d'éclats dorés. Il semblait rempli d'or liquide. C'était magnifique, mais cela n'avait rien à voir avec la splendeur sous-marine.

En pédalant, je passai devant les autres bassins et observai mes collègues plonger et remonter à intervalles réguliers, déchargeant leur récolte dans les barques dédiées. Je souris, heureuse de mon moment en solitaire.

Cela faisait maintenant douze ans que je travaillais pour les Bertrand, douze années de pur bonheur et d'émerveillement quotidien.

Aujourd'hui, j'avais été missionnée pour rapporter des perles d'un petit calibre, car elles serviraient de monnaie à travers tout le continent. Celles qui dépassaient la taille standard étaient utilisées pour le mobilier et les bijoux, entre autres. Mais il fallait être fortuné pour pouvoir se permettre d'acheter ces objets.

Si les huîtres de la ferme produisaient seules leurs richesses, et n'avaient pas besoin d'entretien particulier, leur valeur était classée en fonction de deux paramètres : la circonférence des bassins et la durée du cycle de repos de chaque coquillage. Ainsi, on avait établi que les perles dorées étaient les plus précieuses, suivies des crème et rose, puis des bleues, des vertes et, enfin, des blanches et argentées. Quant aux noires, elles étaient si rares que très peu d'entre nous pouvaient se vanter d'en avoir déniché une. Quand c'était le cas, elles étaient d'ailleurs directement envoyées, dans un écrin délicat en signe de respect, à la reine Mire, qui régnait sur la vallée d'Attrista.

J'avais commencé à plonger à l'âge de douze ans et trouvé la mienne quatre ans plus tard, dans l'étang rose. L'orbe sombre, caché dans un recoin, avait attiré mon regard quelques secondes seulement avant que la coquille ne se referme. Instinctivement, j'avais récupéré la petite perle noire, brisant l'une des règles de la ferme : ne jamais brusquer une huître. En l'observant, j'avais découvert qu'elle n'était pas juste noire, comme les autres perles pouvaient être simplement blanches, bleues ou vertes par exemple. Non, elle était composée de l'ensemble des couleurs que nous pouvions récolter. Fascinée par cette révélation, je l'avais gardée bien cachée et avais réussi à la rapporter chez moi. C'était mon unique acte de rébellion. En douze ans, aucune autre perle noire n'avait été trouvée.